Catherine Safonoff

La distance de fuite

ZOE

LA DISTANCE DE FUITE

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

Retour, retour, roman, 1984
Comme avant Galilée, 1993
Le Pont aux Heures, roman, 1996
La Part du fleuve, nouvelles, MiniZoé, 1997
Au nord du Capitaine, 2002
La Tête de ma femme, nouvelles et poèmes, MiniZoé, 2003
Autour de ma mère, 2007
Zoé-Poche, 2011
Le Mineur et le Canari, 2012
Zoé-Poche, 2016

Chez d'autres éditeurs

La Part d'Esmé, roman, Bertil Galland, 1977
Poche Suisse, L'Âge d'Homme, 1993

CATHERINE SAFONOFF

LA DISTANCE DE FUITE

ZOE

Les Éditions Zoé remercient le Fonds de soutien à l'édition de la République et Canton de Genève de son aide à la publication de ce livre.

© Éditions Zoé, 11 rue des Moraines
CH-1227 Carouge-Genève, 2017
www.editionszoe.ch
Maquette de couverture : Silvia Francia
Illustration : Gustave Courbet, *La Vague* (1869)
ISBN 978-2-88927-385-0
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-397-3
ISBN EPUB: 978-2-88927-398-0

Les Éditions Zoé sont au bénéfice d'une convention de subventionnement avec la Ville de Genève, Département de la culture.

« La distance de fuite est plus vaste que la distance d'attaque qu'elle comprend entièrement. »

Pascal Quignard, *Critique du jugement*

« Si quelqu'un vous trompe ou vous dupe, il est de ce fait votre maître pour toujours. Il ne vous reste plus qu'à l'aimer ou à le tuer. Vous n'avez que ce choix, mais pas du tout celui de vivre après comme avant. »

Jean Giono, *Les grands chemins*

Été

Aujourd'hui il est de nouveau question des visites de Léon. Un temps, il s'annonçait par téléphone, maintenant simplement il passe. Une semaine est l'intervalle le plus court, une douzaine de jours, le plus long. Longtemps je ne me suis rien demandé sur les intentions de mon visiteur. Maintenant je suis persuadée non seulement qu'il en a, mais qu'il va me les dire. Monsieur Z. ne prend pas très au sérieux le cas que je fais de ces visites. D'après lui, Léon n'a pas de motif particulier de venir chez moi, sauf de passer un moment en ma compagnie. C'est vrai que si je le reçois, c'est que d'une manière ou d'une autre je le veux bien – ou que je le dois. Je ne suis pas une hôtesse très accueillante, mais j'ouvre ma porte. D'ailleurs si je ne l'ouvre pas, Léon entre de lui-même. Son jour varie mais l'heure est la même, autour de seize heures, dans le creux de l'après-midi. Quand je suis à la maison, je suis en train de lire. Il ne pense pas me déranger, peut-être au contraire, comme si la lecture était pour lui signe de désœuvrement, de solitude. Je pousse les livres de côté et je lui verse un verre de cognac, toujours dans le même

verre à bord doré, puis nous parlons de la pluie et du beau temps.

À mon sentiment, il y aurait d'autres choses à dire. Je ne bois pas de cognac, Léon a sa bouteille personnelle dans le buffet, détail qui amuse Monsieur Z. et me fait me voir en tenancière de bar, pas mécontente qu'arrive son habitué de seize heures. Je ne tiens aucun bar et j'aimerais que Léon me dise pourquoi il continue de venir chez moi. Ces visites banales sont étranges au fond. Mais le fond reste au fond. Léon sait une chose, c'est que je crains le silence. Il peut compter sur moi, je ne laisserai pas, je ne laisserai plus jamais un lourd silence s'installer entre nous.

C'est comme ici, dis-je, nous parlons vous et moi. Je regarde Z. dans les yeux. Mais pas que de la pluie et du beau temps, j'espère. Il n'empêche qu'il y a une symétrie, vous et moi dans ce bureau, Léon et moi dans ma cuisine… Z. a des yeux couleur café, variant du fauve au marron foncé. Léon avait les yeux bleus, il les a toujours bleus, mais j'évite de le regarder dans les yeux. De peur d'y lire – je m'interromps. Le regard de Z. s'est fait aigu.

De peur d'y lire toujours les mêmes choses étouffées. L'autre jour j'ai regardé une seconde les yeux de Léon, il regardait ailleurs, et j'y ai vu une expression de tristesse et de cruauté, les deux à la fois, c'était frappant. La couleur bleue s'est diluée, autrefois c'était un bleu dru. À la cuisine, dans l'ancienne cuisine, il y avait une grosse armoire campagnarde vert sombre avec une frise rouge foncé, des roses, et une inscription gothique en noir. Je revois Léon debout

devant la masse de l'armoire, son regard fixe comme deux pierres bleues. Il ne disait rien. Je parlais pour deux, je parlais pour dix, je parlais toute seule. Puis je me suis tue moi aussi. Mais Léon ne s'est pas mis à parler. Alors je suis partie. Il vient chez moi pour me dire qu'il n'y a jamais eu de querelle. Il ne le dit pas.

Les querelles, me dit Monsieur Z., ça vous intéresse tellement ? Sa question déclenche une tirade sur la vérité, sur la morale, sur l'interaction à mon avis entre sexe et morale. Une brève lueur jaune passe dans l'œil de Z., il hausse légèrement les sourcils. L'usage fumeux de certains termes lui déplaît. Il lui déplaît que je balance sans façons des notions vagues comme *sexe* et *morale*. Ici le langage a une part congrue à laquelle je me tiens quelques minutes puis je dérive et, pour revenir à Léon, à propos de sexe et de morale –

Je m'interromps, je m'excuse, j'ai semé la question des querelles. Il semble que oui, elles m'intéressent. La preuve, me revoilà dans le bureau de Monsieur Z. à déposer ma plainte, toujours la même dont je lui rebats les oreilles. Il n'aime pas le sujet Léon, je fais baisser le niveau de notre échange depuis que je la ramène avec Léon. Je radote, je me répète, des mots vulgaires m'échappent. Et si Z. refusait d'entendre mes médisances par solidarité masculine générale ? Ou refusait que je déchoie, joignant le club des jacasses, des jalouses, des mégères qui geignent sur les hommes.

Dans l'espoir de rentrer en grâce, je pose une question sur l'intelligence artificielle. Est-ce que les

robots feront l'amour, c'était la question que j'avais en tête, qu'heureusement je n'ai pas eu le temps de poser.

Quand je me suis levée, Z. absorbé une seconde dans son ordinateur, j'ai tapoté le siège de mon fauteuil. Geste furtif, inaperçu, qui ressemblait en plus discret à la caresse qu'on fait à un cheval après la randonnée. Ce n'est pas que je m'y connaisse en chevaux, mais quand même ça a dû m'arriver, de flatter l'encolure d'un cheval, parce que je sens encore le contact du poil ras dans la paume de ma main, sous la crinière. En même temps, on dit quelques mots gentils à sa monture : tu es brave, tu as bien couru, merci.

Il y a trois fauteuils dans le bureau de Z., en cuir rouge foncé, aux pieds métalliques, pas carrément laids ni franchement inconfortables ; neutres, d'une neutralité excessive si on peut dire. J'ai cru d'abord qu'ils étaient en matière synthétique, mais c'est du vrai cuir. Z. n'admettrait pas du simili autour de lui. Un jour j'ai voulu avancer mon siège pour me rapprocher de mon interlocuteur, mais le meuble est beaucoup trop lourd pour mes forces.

(C'est, je crois, de cette impossible tentative de rapprochement qu'est née la bizarre imagination suivante : les trois lourds fauteuils rouge foncé ont atterri dans un aéroport privé, très loin dans le désert ; y sont assis trois magnats du pétrole barbus vêtus à l'orientale. Il fait 50 degrés à l'extérieur, la bulle de verre est climatisée. Ces messieurs boivent du thé ou

du café. L'un d'entre eux fume un gros cigare. Il y a deux avions sur la piste. Pas de femmes ; le service est assuré par trois jeunes hommes silencieux, debout. Et Z. ? Le voilà, il arrive, les trois magnats se lèvent, l'accueillent, on se serre la main, se rassied, discute. Est-ce une affaire de pétrole ? Je n'en ai aucune idée, je n'ai que cette case de bande dessinée. Elle sort visiblement d'un album de Hergé, une aventure de Tintin. Être tintin, faire tintin : n'avoir rien. Elliptiquement *tintin* : rien du tout ! La peau !)

Je reviens à mon geste furtif. Avec le temps le cuir a travaillé sous le poids et la chaleur des personnes. Sur le coussin plat du dessous, il s'est formé quelques rides. Ce cuir rouge avait été la peau d'un animal, je sens cette peau quand je porte un pantalon mince et qu'il fait chaud. J'ai remercié le fauteuil comme si c'était un cheval ou un chameau ou un éléphant ou un âne. En faisant mon tapotis, j'ai pensé un mot et ce mot était *âme*.

Ici on présente le haut et le devant. On parle, on mimique, on souligne de la main, assis sur son derrière et cette partie basse de la personne n'a rien à dire. Les choses dites ou non, mal ou bien, s'effacent au fur et à mesure. Il reste pourtant cette illisible mémoire imprimée dans le cuir. Le mot *âme*, je l'ai nettement pensé, si nettement que j'ai voulu l'effleurer une seconde.

Un an que la chatte grise est morte. Irremplaçable merveilleuse bête. Sur le moment je n'avais manifesté aucun chagrin. Il est vrai qu'elle était malade, très âgée, si âgée que je ne l'imaginais plus mourir avant moi. Sans doute que ma tentative, dès l'automne suivant, d'apprivoiser un renard a été une manière de prolonger la vie de la chatte. Le renard s'est avéré être une renarde, donc du même genre que Titi, qui ne pouvait pas avoir de petits, la renarde, si. Elle m'a présenté sa progéniture le 1er mai dernier, quatre jolis renardeaux qui se mordillaient et jouaient dans le coin du pré. Puis elle a disparu ; j'ai nourri les petits renards quelque temps, puis ils n'étaient plus que trois, puis plus que deux que j'entrevoyais la nuit. Soit on les a empoisonnés, soit ils étaient malades, ou les deux. Trouvé le dernier renardeau mort dans la remise à outils. Moi vivante, il n'y aura plus d'autre animal dans cette maison, que le fantôme de la chatte grise, la marque sombre contre le montant de la porte du corridor, que je laissais entrebâillée pour qu'elle sorte tôt le matin. Sa politesse parfaite, sa compréhension de moi, sa méfiance, la distance qu'elle savait garder. Ses yeux pailletés, quand dans le jardin je l'appelais et qu'elle voulait bien s'approcher. Son pelage gris bleu, ondulant au soleil, sur fond de haie vert foncé, quand elle faisait le tour de son domaine.

Je vais raconter ce rêve, parce que maintenant, je l'ai traversé. Je l'ai fait vers vingt ans et je l'avais dessiné à l'encre de Chine noire. Je dois avoir encore ce dessin. C'est dans le désert. On emporte un cercueil posé sur deux bâtons ; suivent des figures voilées de noir. Je suis de profil, courbée, je tiens un bouquet de plumes de paon. Je continue à ramasser des plumes, semées sur le sable derrière le cercueil. Il y a un gros soleil blanc. Le rêve ne m'avait pas causé de peur ; pour avoir voulu le fixer, j'avais senti qu'il était particulièrement significatif et beau. Le cercueil n'est pas personnel, c'est la Mort.

C'est en noir et blanc très contrasté ; plume à bec pointu, tracé très net, de l'écriture plus que de l'image. Mais on voit le blanc du désert et les couleurs vives des plumes de paon. Personne n'a de visage. Pas de végétation. Le cercle du soleil, les ombres portées des silhouettes noires. J'aimerais retrouver ce dessin.

C'est une vision. Ce qui est bien visible, c'est l'opposition mais surtout le lien entre la mort et la récolte des plumes de paon. À l'époque je n'avais pas vu de paon et je ne verrai le désert qu'en photographie. Pas non plus suivi de convoi mortuaire. La ramasseuse de plumes n'a qu'un souci : cueillir les vives plumes. Dans un lieu si aride, il ne pousse pas de fleurs.

On dit « s'orner des plumes du paon », mais je lis dans le dictionnaire des symboles que cet oiseau est de bon aloi ; sa roue chamarrée est un emblème solaire.

Je n'ai vu de paons que des années plus tard, à Égine, un soir d'hiver, sur un mur de cette étrange église à moitié souterraine, nommée La Révélée. Longue traîne de leur queue sur la crête du mur, petites secousses de leur cou moiré, petite tête à aigrette sur le ciel rose pâle, comme sur une miniature. Et une autre fois dans les hauteurs de l'île, dans la cour d'un monastère dont j'ai oublié le nom. Le lieu, caché dans une combe, m'était apparu au dernier moment. C'était très silencieux, sans doute inhabité, sauf les deux paons picorant dans la cour.

Je reverrai Z. encore une fois cet été. Lydia est loin pour quinze jours ; elle me manque, mais pas de façon triste. Elle est à Karpathos (les rochers silencieux, les aires où on bat le blé noir, le jeune homme qui cascadait dans la pente en s'aidant d'une perche, une chèvre sur le dos, les tapis de laine teinte pourpre, et puis ce tout petit bruit dans le silence : sous une treille, dans le village abandonné, une vieille femme cousait à la machine à coudre à pédale. « Pou pas ? » elle m'avait demandé, où vas-tu, et plus tard j'avais lu dans Jacques Lacarrière que la question avait bien quatre mille ans. La machine était une Singer rutilante). Je n'irai plus à Karpathos. Mais je me réjouis des récits que Lydia me fera.

Samedi dernier, invitation chez les E., maison ancienne, compagnie très aimable, joyeux retour sous l'orage à bicyclette – et puis, le lendemain, je

crains de m'être attardée, d'avoir trop bavardé. Heureusement que je ne bois plus, une même invitation finissait dans le fossé. Lydia m'a récemment expliqué mon babil superflu : Tu en rajoutes parce que tu cherches à plaire. Elle a raison. Je suis si consternée d'être vieille.

Reçu une lettre d'une revue littéraire sollicitant ma participation à un projet d'écriture collectif sur la ville de Genève. Le troisième paragraphe dit : « Vous cherchez votre chemin dans les rues de Genève et constatez que seule une personne sur trois parle français, vous croisez des femmes portant des diamants de chez Chopard, des tailleurs Chanel, et, dans le même temps, vous vous prenez les pieds dans la sébile d'un mendiant – contrastes visibles en bien des points du globe, mais qui étaient jusqu'à hier inconnus dans nos murs. »

Nos murs. Le possessif royal sous-entend un dedans et un dehors, un bon côté et un mauvais côté. Et tant les signataires de la lettre que les personnes convoquées seraient du bon côté. Gens d'écriture, gens de bien. Je lis dans la lettre circulaire comme une sourde provocation. La sébile par exemple. Ça fait plus de deux ans qu'il est interdit aux mendiants de tenir un gobelet de plastique. Ils ont le droit d'être dans la rue pour autant qu'ils cachent l'emblème de leur activité. Noter le libéralisme de nos décideurs. Mais le gobelet supprimé est devenu sébile, et pas

si imaginaire puisqu'on se prend les pieds dedans, comme un lièvre dans un lacet. L'expression a dû échapper aux auteurs de la lettre, ou est-elle ironique ? Mais même sans gobelet ni sébile reste le mendiant, plus exactement *la* mendiante. Les auteurs de la circulaire, qui sont des auteures, certainement sensibles aux questions de genre, n'ont pas pu ne pas remarquer que les mendiants sont des mendiantes. Il y a là une logique, c'est plus admissible et pardonnable qu'une femme soit réduite à la mendicité. Il y aurait une tradition de pitié naturelle envers les femmes. D'autre part, la police ferme l'œil sur le sexe faible, en principe moins dangereux.

Je sors de la banque ou du magasin ; tapie à quelques mètres, voilà une de ces personnes au regard éloquent, même sans gobelet. Je donne le sou et je n'y pense plus (à l'occasion, je serre même la main, et à ce jour je n'ai pas attrapé la gale). Donner la pièce sans y penser, c'est en quelque sorte ma manière de ne pas « me prendre les pieds » dans la sébile : je me débarrasse de la question.

La question des langues (même paragraphe), sûrement la plus intéressante, mériterait une enquête minutieuse. Côté Chopard et Chanel, on parle en cartes de crédit, côté mendiantes, les Roms répètent les mêmes mots – manger, bébé, malade. Parfois, la plainte s'agrémente d'un petit peu de français et j'ai remarqué qu'alors je donne plus volontiers.

Donner le sou sans y penser. Récemment Rémy, douze ans, m'a reproché ma désinvolture. Nous

mangions des frites au Mac Donald's de la place de Plainpalais quand arrive un garçon Rom de l'âge de Rémy. Un peu gras, cheveux noirs brillantinés (je sais, mais pas Rémy, que le surpoids et la brillantine sont un signe pauvre). L'adolescent insiste avec une sorte d'innocence qui me met mal à l'aise et que Rémy trouve arrogante. Je me retiens de dire que l'erreur est premièrement nôtre – il ne fallait pas s'arrêter dans un endroit aussi laid. Pourquoi fais-tu l'aumône, tu sais que ça ne sert à rien, que ça les pousse à continuer à ne rien faire – etc., Rémy ne m'a rien dit de la sorte, il m'a seulement fait remarquer que du gel pour les cheveux coûte autant qu'une portion de frites. Je me suis expliquée. « Si tu crois que je donne parce que j'ai mauvaise conscience, ai-je dit, tu te trompes complètement. Je donne le sou comme ça, sans réfléchir, et je le donnerai tant que je pourrai me payer des cigarettes et le coiffeur, d'ailleurs pour le peu que je donne… Et puis ces gens sont là, qu'est-ce que tu veux que j'y fasse, toi tu feras comme tu veux quand tu auras de l'argent. » Air dubitatif de Rémy. Je me suis juré de ne plus émettre une opinion sur le sujet. J'avais menti, pour la mauvaise conscience. J'en avais et elle avait une odeur, la leur. Les gens sans logis sentent fort. Je donnais le sou pour tenir cette odeur à distance.

Je devrais l'écrire, ce texte. Je vais à bicyclette au parc des Bastions. Le type que je connaissais de vue était là, en train de jouer aux échecs. Depuis

des années, je m'arrête devant les grands échiquiers et je regarde. Je ne comprends rien aux échecs, je regarde les hommes jouer. J'aime les regarder, leur gravité, leur concentration. Il n'y a pas de femmes, on serait devant une spécificité masculine. La lettre circulaire parle d'un tiers de français : ici c'est beaucoup moins. Il y a peu de temps, je n'ai pas pu m'empêcher d'adresser la parole à un des joueurs. Je fais cela de plus en plus, adresser la parole à un inconnu ou une inconnue dans la rue sous tel ou tel prétexte. C'était au début de la coupe du monde de foot, un jeune type ivre shootait les pièces d'échecs à grands coups de pieds. Un des habitués a réussi à calmer l'énervé et la partie a pu continuer. Après, je me suis approchée et je lui ai dit qu'il avait été un très bon arbitre. Réponse frappante, faite avec un sourire : « Oh, je sais faire ça parce que moi aussi je souffre… » Nous avons eu une conversation, debout. Il était disert, courtois, accent indéfinissable, a dit se prénommer Salvatore. Il venait ici tous les jours ou presque. Par la force des choses, a-t-il dit, pour passer le temps. Il a rectifié : pour aider le temps à passer.

L'idée me paraît simple : Salvatore me parle des grands échiquiers, me raconte ce qu'il lui plaît de me raconter sur sa présence ici, absolument ce qu'il veut, seulement si ça lui fait plaisir, et moi j'écris une petite histoire. La proposition me paraît honnête. Le texte est payé 500 francs ; si Salvatore accepte, c'est pour lui.

Deuxième acte, mercredi en fin de journée, à une table de la terrasse du restaurant juste à côté. Salvatore boit du chocolat chaud, je bois du thé. Je n'ai encore rien dit de mon projet. J'écoute Salvatore, prénom choisi par lui, qui n'est pas italien, mais albanais. Je sens assez vite que je m'embarque dans une affaire délicate. Pour le coup, je risque de me « prendre les pieds dans la sébile d'un mendiant »… Mais Salvatore ne mendie pas, il ne m'a rien demandé, c'est moi la demandeuse, et qui sait, peut-être qu'il me donnera ce que je désire, une histoire. En tout cas il aime parler, je l'avais remarqué lors de notre première conversation. Son français est plein d'images, il parle aussi allemand et italien. Je fais taire mes pressentiments négatifs, il est si affable. Grand, une belle tête de monnaie romaine. Il me vouvoie et j'entends ce vouvoiement comme un égard, envers la langue et envers moi.

Le jour baisse, il a plu hier, il fait un peu froid. J'ai payé les consommations. J'écoute encore un morceau de récit. La discontinuité s'accroît. Au début, l'humour de part et d'autre permettait de donner une ligne aux digressions ; maintenant, je peine à les rassembler. Salvatore accumule anecdotes, noms, dates, pays ; tout s'entasse en un seul présent emmêlé, qui est cet homme en face de moi. J'ai oublié – quelle inconscience – que le malheur est un affront, une indignité. L'aisance de parole du joueur d'échec m'a leurrée ; il est en train de la perdre, ses efforts d'autodérision sonnent faux. J'ai froid. Je n'ai encore rien dit. Il va prendre le tram 14 et rejoindre son terrier

(petit rire amer). Sa tanière, son trou, sa cave. Même petit rire. À cet instant, je pourrais encore me lever et partir sans faux-pas. Malheureusement, il a mentionné le matelas et les petites bêtes. Comment, ai-je dit, quelles petites bêtes ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Il a répondu par un geste, en faisant courir sa main et ses doigts sur la table. – Excusez-moi, ai-je dit, vous voulez dire que là où vous habitez, il y a, il y a (j'ai empêché le mot « vermine »), vous voulez dire que là où vous dormez, il y a des insectes ?

— Oui, beaucoup, partout, qui… Il a de nouveau agité les doigts comme des pattes. – Qui grouillent ? ai-je soufflé. – Oui, qui grouillent. Le matelas est posé par terre et le sol est humide. Beaucoup de petites bêtes… Quand j'y pense… Il a pressé sa main sur son estomac avec une grimace de dégoût et de nouveau son espèce de ricanement désolé.

Il faisait nuit. Je n'avais plus le choix. Je devais écrire cette histoire sur les contrastes genevois. J'ai rapidement exposé mon affaire – s'il voulait, rendez-vous demain, même endroit, je lui expliquerais. Il pourrait me rendre un vrai service. J'ai mentionné un peu d'argent à la clef, que le marché soit plausible. Nous nous sommes serré la main.

Nous étions ce soir-là restés dehors, la distance d'une petite table entre nous. Mais le temps était humide, l'air immobile et malgré moi j'avais senti l'odeur, reconnu l'odeur. Il est grand, bien bâti, fait de la gym dehors chaque fois que le temps le permet pour garder le moral. Quand il a parlé du matelas et

des insectes, je n'ai plus pu nier l'odeur. C'est une odeur fade, grise, molle, collante. Pas besoin d'un taudis pour la sentir : trois jours de maladie enfermée dans ma chambre sans aérer et je sens cette odeur autour de moi, sur moi.

Troisième acte, le lendemain jeudi après midi, seize heures. Il fait très beau. On s'assoit dans l'herbe, sous le grand platane dans la cour de l'université. Salvatore a des papiers avec lui, documents qu'il emmène partout dans son sac à dos, faute d'un tiroir personnel. Il me les montre, je peux les lire si je veux. Je lis surtout son visage au grand jour ; c'est inquiétant, combien il change rapidement d'expression. Il plaisante, l'instant d'après se ferme, sombre, et ses paroles ne suivent pas les différents visages. J'explique ma demande, lettre circulaire en main, puis la donne à lire à Salvatore. Il fronce les sourcils, me la rend avec un air méfiant, sans poser de questions. Il a un blouson jaune, un col roulé gris, un pantalon brun à grandes poches, un sac à dos noir. Ma fréquentation de Z. m'a enseigné que le vêtement principal de quelqu'un, c'est son visage, son regard. Je réexplique ma demande ; je suis écrivain, je désire acheter une histoire à Salvatore, avec son accord, je ne suis pas une voleuse.

Je me demande (encore maintenant) si ce n'est pas la somme écrite, le chiffre qui a tout fichu par terre. Le marchandage d'une histoire personnelle pour 500 francs. Ce chiffre, j'ai cru qu'il ferait sens pour Salvatore, cru que ça valoriserait le deal. La

vraie inestimable valeur, bien sûr, dans les mots recueillis.

Aucun des écrivains qui enverra ses 8000 signes n'est en manque de 500 francs. Pomper un texte à un Albanais au long cours, sans passeport ni travail ni domicile, l'idée n'est pas mauvaise : elle est irréaliste. La citoyenne genevoise Safonoff et le migrant qui dort sur une paillasse vermineuse sont séparés par beaucoup plus que du contraste. Il y a entre eux une radicale incommunicabilité, que le discours facile m'a masquée. Salvatore n'aurait pas marché pour 5000 francs. Il avait assez donné, son ultime dignité était de refuser. Surtout les choses écrites. Je crois que les papiers qu'il trimballait, il ne les comprenait pas. À vrai dire, déjà hier soir en rentrant chez moi je savais que c'était mal barré. Erreur de raisonnement, vénielle ; erreur sur la personne, plus grave, et aujourd'hui j'ai emporté 500 francs dans une enveloppe dans mon sac.

La partie est perdue, encore faut-il la jouer jusqu'au bout. C'est cinq heures, sous le grand platane. Je ne cherche plus à relancer la conversation. Lui aussi sait que tout ça, c'est du flan. À aucun moment, ni hier ni maintenant, il n'a manifesté la moindre curiosité pour moi. De notre rapport, quelques minutes tiennent ; quand il pacifie le jeune homme ivre qui donne des coups de pied dans les pièces d'échecs, quand je m'approche de lui et qu'il me dit : « Je sais arrêter les bagarres parce que je connais la souffrance. » Il fallait laisser cette phrase intacte, seule.

Je vais lui passer l'enveloppe. Faire très vite et filer. Mais il y a un imprévu. Il enlève ses chaussures et ses chaussettes, de vilaines chaussures noires serrées. J'ai mal aux pieds, dit-il, et il se met à se frotter et gratter les pieds avec les mains. Évidemment, de dormir sur une paillasse à petites bêtes – mais son grattage me dégoûte. Je tâte l'enveloppe dans mon sac et demande : Est-ce que vous ne seriez pas mieux en baskets ? – Ma chère dame, vous voulez que je les vole ?

C'était maintenant – passer l'argent et partir vite. Mais son air de moquerie, son insistant grattage de pieds même en plein air, son obtus refus de ma proposition – je n'ai pas résisté. J'ai dit d'une voix doucereuse : « Je comprends bien. C'est dur, tout ce qui vous est arrivé, vraiment très dur. Mais est-ce que vous n'avez jamais pensé que c'était aussi un petit peu de votre faute ? »

Soudain il était accroupi, le regard fixe : De ma faute ? Vous dites que c'est de ma faute ? Il tenait la tête en avant, le sang au visage, les yeux écarquillés. Il a fourré rapidement ses affaires dans son sac à dos, ramassant ses chaussures et ses chaussettes, reculant à demi courbé sans me quitter des yeux, comme une bête s'écartant d'une autre bête. À deux ou trois mètres de moi, il s'est arrêté, toujours penché en avant, une expression d'horreur sur le visage et il a bredouillé frénétiquement – Vous ! Vous ! Que jamais je ne vous revoie ! Ne vous trouvez plus jamais devant moi ! Je ne vous connais pas ! Je ne vous ai jamais vue ! Vous êtes, vous êtes – Son visage grima-